

Haumont
Joseph

Filosoof

Hoeg 1783 – Lanklaar 1848

PHILOSOPHES BELGES.

JOSEPH HAUMONT,

PAR

FELIX DELHASSE.

Bruxelles,

TYP. DE HENRI SAMUEL ET C^{ie}, RUE DES SECOURS, 7.

1854.

me,
uisir la
homme,

JOSEPH HAUMONT.

I.

Nous entreprenons ici de ressusciter un mort. Nous voulons tout simplement reconstruire un homme disparu, avec des fragments de sa vie, épars et éloignés les uns des autres, mais qu'une étude attentive peut rapprocher et ressouder ensemble. C'est une tâche comme celle des naturalistes du commencement de ce siècle, qui, trouvant, par-ci par-là, des os étranges, enfouis profondément dans la terre, comprirent que des espèces particulières et originales, rares ou même inconnues, avaient passé jadis sur le vieux monde, et imaginèrent de recréer ces êtres perdus. Il importe aussi que les hommes rares et précieux qui ont laissé des traces dans le monde de la pensée ne soient pas perdus, et qu'on les restitue au grand jour dans leur originalité.

Nous essayerons d'être le Cuvier d'un de nos compatriotes aussi inconnu qu'un fossile, quoiqu'il ne date pas d'avant le déluge et qu'il ait vécu parmi notre génération ; homme d'une espèce curieuse et presque introuvable aujourd'hui ; esprit indépendant, dégagé de tout préjugé ; esprit profond et méthodique qui rappelle la « méthode » des maîtres en philosophie ; esprit naïf et droit comme celui des campagnards, actif et inquiet comme celui des enfants ; cœur simple, caractère ferme, sans autre ambition que de poursuivre et de saisir la vérité. C'est pourquoi la vie modeste de cet homme,

consacrée à la méditation, n'a guère fait de bruit au milieu des contemporains, et il est mort presque ignoré, malgré la vigueur de sa pensée et une sorte de génie concentré qu'il n'a jamais pu jeter au-dehors dans quelque monument. Il en reste néanmoins des vestiges semés à distance, et dont il ne paraît pas que personne ait remarqué la valeur. Ces notes significatives nous aideront à rechercher l'ensemble de cette intelligence véritablement originale, de même que quelques notes d'un chant perdu, en donnant le ton général, font deviner l'harmonie d'une belle musique.

Joseph Haumont, c'est « notre fossile », a laissé quatre fragments « pleins de moëlle, » comme disait Montaigne : en 1818, deux brochures, l'une de 26 pages, l'autre de 24 ; en 1827, une brochure de 14 pages, en deux articles ; et en 1842, une petite brochure de 44 pages in-32¹. Cent pages environ, c'est, à notre connaissance, tout ce qui survit d'un travail de trente à quarante ans. Car Joseph Haumont était né le 31 mai 1783, à Hougærde (Brabant), et il est mort le 23 avril 1848 à Lanklaer (province de Limbourg.) Comment cette existence de soixante-cinq ans a-t-elle été remplie, outre le travail intellectuel ?

Le grand-père de Joseph Haumont était fermier, son père chirurgien, trois de ses oncles également chirurgiens ; sa mère, d'origine liégeoise, s'appelait Marie-Marguerite Grisar ; le père mourut en 1819 ; un frère de Joseph, ancien officier de santé en France, puis en Hol-

¹ *La France littéraire* de Quérard mentionne les deux *Discours* de 1818 et lui attribue à tort, *la Clef des sciences et des arts ou la lecture et l'écriture*, épitres à Jules, par F.-M. H...t. (Paris, Johanneau, 1821, in-12) ; elle enregistre encore sous le nom de J.-F. Haumont, capitaine invalide, un recueil de fables (Paris, Desenne, 1801, in-8°). Notre Joseph Haumont qui n'avait alors que 18 ans, ne peut donc avoir rien de commun avec « l'invalide » de *la France littéraire*.

lande, mourut en 1820 ; un autre frère, le seul survivant aujourd'hui, est négociant et receveur communal à Hougaerde.

Joseph, lui, fit ses études chez les Augustins, à Tirlemont, et il entra dans le cadastre en 1806, à l'âge de 25 ans, par conséquent. De 1810 à 1814, il est conducteur de seconde classe aux Ponts et Chaussées ; sa brochure de 1827 porte son titre « d'employé du Waterstaat. » Il y demeura dans la même condition inférieure, jusqu'à sa mort. C'est tout ce que nous savons de sa vie, avec un témoignage unanime de ceux qui l'ont connu en faveur de son excellent naturel, de son désintéressement et de sa modestie, de sa loyauté et de sa vertu.

Mais c'est la pensée de Joseph Haumont plus que sa biographie qui nous intéresse ici ; et si nous parvenons à faire partager notre admiration pour le philosophe et l'écrivain, nous espérons que les documents ne manqueront plus pour ressusciter l'homme tout entier. Nous serions heureux, en appelant l'attention sur lui, de provoquer la réimpression de ses œuvres, si larges et si substantielles, quoique si minces et si incomplètes, et qui méritent une place choisie dans les bibliothèques, de même que son nom mérite une place dans la galerie de nos illustrations nationales.

II.

PREMIÈRE PENSÉE, 1818.

La première brochure, publiée par J. Haumont, a pour titre : *Discours sur les arts et les sciences en général et sur leur langue en particulier*. Bruxelles, P.-J. Demat, 1818, in-8°.

Un avis imprimé au verso du faux titre porte : « A ce

premier *Discours* succéderont plusieurs autres, qui s'entre-suivront dans des intervalles d'environ deux mois ou deux mois et demi chacun. Ces *Discours* seront eux-mêmes suivis, si rien ne change ou n'interrompt l'ordre des choses que j'ai conçu, par un traité, ou, si l'on veut, un essai sur la langue des sciences, qui le sera lui-même, à son tour, par un essai sur la langue des lois, deux ouvrages dont je m'occupe également. »

Après le titre on trouve, accompagnée d'une citation de Condillac, une « table des mots grecs suivis des mots français par lesquels ils ont été remplacés dans ce discours. » On y remarque le mot « politique » remplacé par le mot « social. »

L'auteur commence par indiquer son point de départ : « Il n'a pas d'autre dessein ni d'autre vue que la recherche des éléments propres au bonheur de l'homme et du citoyen..... C'est la confusion dans laquelle sont encore les idées *sociales* parmi les hommes qui a occasionné son ouvrage. » Il explique alors la génération de sa pensée. Pour débrouiller « la confusion des idées sociales, » il a voulu faire d'abord un traité de *la langue des lois*; mais, comme en travaillant sur les termes de cette langue, il était souvent entraîné vers les termes généraux de toutes les langues des sciences en général, par les rapports qui les unissent entr'eux, il ne tarda pas à reconnaître qu'il devait commencer par un traité sur *la langue des sciences*; car la langue des lois n'est qu'une application particulière de la même *manière* (méthode) de les étudier toutes.

Du premier bond, voilà notre philosophe engagé dans l'ensemble même des connaissances humaines. Pour « rechercher les éléments propres au bonheur de l'homme; » le voilà conduit à débrouiller d'abord « la confusion des langues, » afin de se mettre en posses-

sion de termes exacts, « bien assortis à leur objet, » comme dit Socrate dans ses *Entretiens sur la rhétorique*. Quand il aura éliminé les fausses méthodes, les procédés trompeurs, les expressions inexactes, il sera à l'aise pour traiter clairement des idées sociales et pour les tirer du chaos.

N'admirez-vous pas déjà la rectitude, la grandeur et l'intrépidité de cette intelligence qui veut marcher avec certitude, et ne craint pas d'embrasser l'immense problème de la méthode encyclopédique (Joseph Haumont aurait dit : *la manière universelle*), comme introduction à son dessein spécial d'éclaircir les idées sociales. L'auteur a trente-cinq ans à cette époque. Il se sent dans toute sa force, et il espère, « si Dieu lui donne le pouvoir, » comme il le dit naïvement, mener à bonne fin son projet, en passant par ce terrible et difficile labyrinthe de la langue des sciences en général.

Mais, dira-t-on, l'étude de la langue des sciences en général, et, par suite, l'étude de la langue des lois est-elle nécessaire au redressement des « idées sociales, » à ce point que sans une rectification, ou, si l'on veut, sans la précision de la langue, la découverte et la vulgarisation de la vérité soient impossibles ? C'est là justement l'objet du premier Discours de notre réformateur, et ce Discours est un chef-d'œuvre, tant à cause de la pensée profonde, que de la forme correcte et de l'exactitude du langage. Si l'on remarque que Joseph Haumont était né Flamand, qu'il vivait au milieu de Flamands, qu'il n'avait jamais été en France, on restera émerveillé de la pureté avec laquelle il se servait d'une langue qui n'était pas la sienne. Quoique l'auteur se déclare inspiré par Condillac, il semble aussi qu'il ait pris son inspiration dans ces belles paroles de De Maistre, que, sans doute, il ne connaissait point : « Le génie de

chaque langue se meut comme un animal pour trouver de tout côté ce qui lui convient..... Il n'y a point de signes arbitraires; tout mot a sa raison.... Tout peuple a parlé précisément autant qu'il pensait et aussi bien qu'il pensait; car c'est une folie égale de croire qu'il y ait une figure pour une pensée qui n'existe pas, ou qu'une pensée manque d'un signe pour se manifester.... Toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage... »

Cette dégradation de la langue des sciences est évidente pour Joseph Haumont, et elle a entraîné fatalement la dégradation des sciences elles-mêmes; car « les langues sont conjointement avec notre esprit le seul moyen des connaissances humaines. Elles en sont le *terme* et notre esprit en est le commencement.

» L'esprit et les langues peuvent se comparer à un levier dont ils forment chacun un bout et dont les connaissances à acquérir forment la résistance. En effet, l'esprit répond à la puissance, la langue au point d'appui et les connaissances à ce qui résiste... L'instrument des sciences est, d'un côté, notre esprit, et, de l'autre, la langue dans laquelle on en parle... On ne comprend les sciences qu'en proportion de ce qu'on en comprend la langue... Les mots sont effectivement entr'eux, comme les choses sont entr'elles... Il est donc essentiel de donner aux choses des noms conformes à l'idée qu'on en a... Or, le commencement d'une science quelconque est dans la nature; l'homme ne le crée pas, il ne fait que le découvrir. Une fois qu'il est découvert, on n'a plus qu'à le mettre en mouvement par l'imagination, et l'apparence qui en résulte est la seconde notion de cette science. C'est de cette manière qu'elles s'engendrent toutes.

» Il en résulte que les sciences sont imaginaires..... Nous avons besoin d'imaginer ce que nous ne connaissons pas, ou plutôt ce qui n'est même réellement pas. En effet, il n'y a pour Dieu ni nombre, ni étendue, ni mouvement, ni durée : ces choses n'existent que dans notre manière de concevoir. C'est nous qui avons formé les sciences et les arts parce que notre faiblesse en a besoin : encore les formons-nous souvent mal.

» Nous ne concevons les choses que par leurs bornes ; et nous n'en concevons aucune sans ces mêmes bornes, c'est-à-dire en elle-même. Or, pour retenir ces bornes dans notre esprit, nous avons été forcés de leur donner des noms qui nous les représentassent au besoin. Ces noms sont dans les routes des sciences ce que les bornes réelles sont dans d'autres ; elles servent à nous y faire reposer comme à nous faire connaître le lieu où nous sommes.

» Et comme toutes les choses sur lesquelles les sciences sont établies sont liées dans l'univers, qu'elles se touchent toutes, qu'elles naissent toutes les unes dans les autres, il doit en être de même de nos idées qui ne sont que la figure ou l'image intellectuelle des choses.

» Or, s'il n'existe point d'espace ou d'intervalle entre deux choses de même espèce, il n'en doit pas exister davantage entre les idées qui les représentent.

» Une science n'est donc qu'une première idée passant par une suite d'idées intermédiaires, toutes les mêmes quant au fond, et ne différant que par l'expression ; différence qui nécessite la différente manière dont on envisage les choses pour arriver enfin à une dernière qui termine la science par l'autre bout. On peut donc comparer une science à une ligne, à une chaîne, ou à une route, comme à mille autres choses ; et toutes

ces comparaisons sont également justes, chacune dans son genre.

» La manière dont on peut éviter de faire des chutes dans les sciences consiste uniquement à ne point franchir d'espace; car il ne doit pas plus y en avoir entre deux idées qui se suivent qu'entre deux points qui se touchent; de sorte que le passage de l'un à l'autre doit être imperceptible. Il ne faut donc pas laisser derrière soi des idées qu'on n'a pas assez reconnues, et qui peuvent nous empêcher de revenir sur nos pas au moment où nous en aurions le plus besoin. Alors les nouvelles idées, comme de nouvelles terres dans lesquelles nous nous sommes témérairement engagés, paraissent d'autant plus étendues et plus fécondes que nous avons moins de moyens, non-seulement pour les limiter, mais encore pour reconnaître par quelle suite de ressemblances les êtres y ont acquis les nouveaux rapports sous lesquels on les considère, et sous lesquels nous croyons les apercevoir. Aussi, quand nous croyons y avoir fait une ample moisson de connaissances nouvelles, et que nous voulons les rapporter au vulgaire, que nous nous imaginons avoir laissé loin derrière nous, nous n'y arrivons que par la lourde chute que les idées inconnues que nous avons franchies nous font faire. C'est ainsi que nous nous croyons revenus d'un nouveau monde que notre imagination a follement créé, et que les autres, qui veulent y voyager après nous, ne sont plus capables de retrouver. Nous aurions donc mieux fait de donner nos prétendus voyages pour de véritables rêves, que d'engager sur nos pas une foule de curieux qui s'égarent après nous, jusqu'à ce qu'un nouveau pilote, plus instruit, découvre enfin la cause de l'égarement de ceux qui l'ont précédé. »

Ce passage remarquable n'est-ce pas la révélation de

« la *série* ou de la méthode *sénaire*, » que Fourier avait proclamée de son côté, que des hommes de génie, comme Geoffroy-Saint-Hilaire, appliquaient déjà aux sciences naturelles, que Proudhon a victorieusement affirmée et pratiquée en ces derniers temps? Nous trouverons encore dans les quelques pages de J. Haumont bien d'autres *découvertes*, acceptées aujourd'hui par tous les bons esprits et qui sont la force et la gloire du XIX^e siècle.

« Dès le commencement des sciences, continue J. Haumont, nous avons été forcés de ranger les êtres par individus, par espèces, par genres, par classes et par ordres, pour en faire l'objet d'autant de sciences particulières, quoiqu'il n'y ait effectivement rien de tel dans la nature, à l'exception des individus; car il est bien évident que les moyens ne sont qu'à nous, et non aux choses auxquelles nous les appliquons. Ces moyens se terminent à des noms par un bout auxquels nos connaissances se bornent tout uniment, et, par l'autre, à la faculté de les imposer. Or, pour qu'elles soient exactes, nos connaissances, il suffit que leurs causes existent effectivement, et que les noms que nous leur donnons soient dans les *rapports* de la langue. On voit donc que les hommes ne font que trouver les choses et les noms qui leur conviennent : c'est à quoi se borne tout leur génie..... Les créations de l'homme ne sont que d'heureuses fictions qui sont d'autant plus vraies qu'elles sont mieux feintes. Tout ouvrage excellent dans son genre n'est donc excellent que parce qu'il est exact; tout ouvrage qui n'est pas l'expression simple et naïve de la nature est un ouvrage imparfait.... En rapportant à leur objet les vérités prétendues, on est tout surpris de voir qu'elles ne s'y rapportent pas et qu'elles ne sont que de véritables erreurs. Elles ne sont que des feintes

vaines qui n'ont aucun objet réel dans la nature. Aussi n'y a-t-il point de vérité dans les sciences, ou dans les arts, qui ne soit l'expression ou l'image intellectuelle de ce qui est dans les choses, selon les apparences qui en frappent nos sens. Quant aux erreurs, aux préjugés et aux mensonges, ils ne sont que l'expression inverse, et, par conséquent, fausse de ce qui est dans les choses. Les mensonges sont formés sur le modèle des vérités, mais en sens contraire, en sorte que si l'homme ne connaissait aucune vérité, il lui serait impossible d'inventer aucune erreur, puisqu'il manquerait de modèle d'après lequel il pourrait l'imaginer.

» Le modèle des choses que nous avons dans l'imagination est vrai, quand il est conforme à la chose qu'il représente ; et il est faux quand il ne la représente pas, ou qu'il la représente mal. Or, les erreurs n'existent pas dans les choses, car celles-ci sont toujours telles qu'elles sont indépendamment de nos jugements qui n'y changent rien ; elles n'existent que dans les modèles, ou dans les images que nous croyons en avoir. »

Or, « puisque les mots sont entr'eux comme les choses sont entr'elles, » les langues et les sciences sont donc solidaires et inséparables. Telle langue, telle science. Langue exacte, précise, juste, naturelle, science précise, positive, vraie, c'est-à-dire conforme à la nature, *à ce qui est*.

Ce point solidement établi du rapport inéluctable (J. Haumont n'aime pas qu'on dise « analogie »), entre l'objet et son expression, entre l'idée et le mot, entre la science et le langage, notre auteur « humoriste » rappelle les disputes de mots qui, durant des siècles, ont été la seule occupation des scolastiques et de ceux qui leur ont ressemblé, et il s'emporte contre eux avec une verve et un bon sens admirables : « Malheureux, s'écrie-

t-il, malheureux qui croyaient que la nature s'assujettirait aux formules de leurs raisonnements, et qui ne voyaient pas que les mots ne conviennent eux-mêmes aux choses qu'autant qu'ils en sont les signes, d'abord absolus, et ensuite généraux dans les applications identiques qui peuvent en être faites...

» Le malheur des scolastiques, dans les sciences, a été de s'en faire un jargon plutôt qu'une langue. Car, comme il n'y a point d'autre moyen pour y pénétrer, ils devaient naturellement choisir entre un jargon qui les conduirait mal, et une langue qui les conduirait bien. C'est au choix de ce premier moyen qu'ils doivent, non à l'imitation de la nature, mais des Grecs qu'il faut imputer toutes leurs misères dans les sciences. En effet, les Grecs ayant beaucoup raisonné et souvent avec un grand bonheur, les Barbares, qui vinrent après eux, voulurent raisonner à leur tour ; mais, pour le faire, ils empruntèrent servilement la langue des Grecs, qui, n'ayant rien de commun avec la leur, devint un corps étranger dans les sciences qui les fit périr. Et comme, dès ce moment, le chemin des découvertes fut perdu, parce qu'on l'avait bouché, le préjugé s'établit que les Grecs avaient connu tout ce qu'il est possible de connaître. Et parce que les Grecs avaient parlé la langue des Grecs dans les sciences, langue qui était la leur, et qui était celle, par conséquent, qu'ils connaissaient le mieux, les scolastiques crurent qu'il n'était pas possible d'en parler une autre, et ils parlèrent les sciences dans une langue qui n'était pas la leur. Il n'est pas difficile d'imaginer les belles choses qu'ils y firent : aussi leurs découvertes en déraison et en folie surpassèrent-elles tout ce qu'il était possible d'en attendre. »

Et plus loin : « Au lieu de traduire ou d'exprimer les idées qu'ils avaient dans ces sciences, dans la langue

qui leur était familière, les scolastiques les y traduisirent dans une langue qui n'était pas la leur, ni celle de personne; en sorte qu'ils firent deux langues au lieu d'une, ou plutôt qu'ils n'en firent aucune, puisqu'ils les corrompirent toutes deux.....

» Cependant ils faisaient leurs délices des langues qu'ils avaient appelées savantes, parce que cela les faisait considérer comme savants eux-mêmes. Ils dédaignaient donc de parler comme le vulgaire, de peur d'en être entendus; et cette crainte était fondée. En effet, en écrivant dans des langues qui n'avaient plus aucun cours, ils se mettaient au-dessus du flambeau de la critique, puisqu'ils se mettaient au-dessus de la portée du vulgaire, qui, dans les écrivains qui parlent la langue, apprend à les juger promptement et sûrement. Aussi n'y eut-il plus de critique : on vit seulement à sa place la *dispute des mots*, et cette science ridicule et vaine fut poussée à des excès inconcevables, jusque-là même qu'il n'y en eût plus d'autre. C'est avec de pareils moyens que les scolastiques obtinrent des avantages qu'ils n'auraient pas obtenus dans les langues vulgaires, puisque celles-ci étant à la portée de tout le monde, il était facile que la critique et la raison y portassent leur flambeau. Or, cela était impossible dans les langues qu'on avait exclusivement honorées du nom de savantes; et les scolastiques eurent ridiculement raison en grec et en latin, quand ils auraient eu tort en langue vulgaire. »

Mais il faut nous arrêter dans ces citations dont l'intérêt nous emporte, et qui suffisent à montrer la verveur de critique que possède notre philosophe et la rigidité de ses affirmations. Cette curieuse brochure finit comme elle a commencé, en insistant à la fois sur l'importance de la science et sur son identité avec le langage : « Il n'est point d'étude plus importante que celle

de la langue du pays où l'on est né; puisque de sa connaissance plus ou moins parfaite dépend le plus ou le moins de perfection avec laquelle nous pouvons non-seulement étudier les arts et les sciences, mais encore remplir nos devoirs et faire notre bonheur dans ce monde et dans l'autre. Si nos langues étaient mieux faites, l'éducation qu'elles nous procureraient serait plus simple, plus facile et plus étendue, et c'est la société qui en retirerait les avantages. La confusion qui est dans les langues est nécessairement dans les choses, c'est-à-dire dans la manière dont nous les voyons et dont nous les jugeons. Or, simplifier nos langues, c'est simplifier nos jugements; c'est nous enlever une source d'erreurs dans lesquelles des langues moins parfaites nous font nécessairement tomber. Les sciences, d'ailleurs, acquièrent une si grande étendue et deviennent si nombreuses qu'on ne saurait en rendre la route trop facile, si l'on veut que la vie de l'homme suffise désormais pour la parcourir.....

» Et ne faut-il pas que les hommes soient éclairés dans les sciences à proportion de l'intérêt qu'ils y ont... Dans celles surtout qui leur sont à chacun d'un intérêt commun, telles que la religion et la société. La *science sociale*, sans laquelle les autres ne peuvent exister que faiblement, mérite une attention d'autant plus grande qu'elle a été plus négligée par les modernes. »

On voit que Joseph Haumont est un des précurseurs du mouvement intellectuel qui caractérise le temps présent. Ces pages datées de 1818, ne dirait-on pas qu'elles viennent d'être écrites par quelqu'un des plus fermes penseurs de 1848?

III.

SECOND DISCOURS. — MÊME ANNÉE (1818).

La seconde brochure (*Discours sur les systèmes*, même éditeur) est la poursuite de la même idée sous une autre forme. Après avoir montré que les langues reposent sur la nature, et qu'en s'en écartant elles se pervertissent, l'auteur montre ici que les idées se pervertissent pareillement, lorsqu'au lieu de se calquer avec exactitude sur les objets naturels, elles se systématisent par l'arbitraire des « prétendus savants. » Après avoir critiqué l'édifice des langues scolastiques, il critique l'*édifice des systèmes* construits par l'arbitraire des « prétendus philosophes, » et « qui n'ont pu avoir aucune solidité qui leur fût inhérente ; car il est impossible de donner un corps à des idées qui n'en ont aucun dans la nature. » Pour remplir son objet (qui est toujours l'éclaircissement de la science sociale), il se propose donc de « se tenir constamment sur la limite des êtres naturels, afin de n'en point créer de rationnels qui ne soient l'image des premiers, et il doit renoncer à toute espèce de systèmes, persuadé qu'il ne peut y en avoir qui ne soit la cause ou l'effet de l'erreur. »

C'est, d'ailleurs, l'application rigoureuse de sa méthode, déjà établie dans le premier Discours, et suivant laquelle « il faut considérer, indépendamment de toute opinion, si les raisonnements sont conformes à la nature des choses qu'ils représentent, non pas, à la vérité, de la manière dont elles sont généralement établies, mais de la manière dont elles existent antérieurement aux nouvelles formes que le caprice et l'ignorance des hommes leur ont fait prendre dans les êtres rationnels qu'ils en ont formés. Car, après la raison, il n'y a point pour nous de *maître qui l'a dit*. »

» Tout système est essentiellement erroné par lui-même. Un système, ou un plan, est, en effet, une règle à laquelle on plie les choses ; au lieu que ce serait le plan, si cela était possible, qui devrait se plier aux choses ; car les choses ne sont pas faites pour se conformer au caprice de l'homme ; c'est au contraire l'homme qui est fait pour en jouir en s'y conformant. Les systèmes ordonnent les choses ou les êtres qui y sont soumis, dans un autre ordre que ne fait la nature. Ils sont donc, sous ce rapport, souverainement injustes. Le grand défaut des plans est d'en rendre dépendants ceux qui les forment. Or, comme il doit arriver mille circonstances où la dépendance dans laquelle on est des plans peut être en contradiction avec celle où l'on est des choses, on sacrifie celles-ci à son plan. Et cependant la force des choses finissant toujours par l'emporter sur toutes les autres forces, on voit qu'on ne doit pas rester longtemps debout avec celles qu'on tire des plans qu'on s'est formés.

« Bonaparte s'exprime ainsi sur la campagne de Dresde qui lui fut si fatale : « Mon plan de campagne » était fait. Il aurait produit un résultat décisif..... » mais..... il fut renversé dans quelques heures. »

« En parlant de la fameuse campagne de Paris, Châteaubriand dit : Bonaparte n'oppose aux ennemis qu'une activité sans plan. »

» A Dresde, Bonaparte avait un plan. Quel était ce plan ? Il ne le dit pas. Il dit seulement qu'il devait produire un résultat décisif : et il ne voit pas que le seul résultat possible, est celui qui a eu lieu en effet.

« A Paris, Bonaparte n'avait point de plan. Mais voyons comme il s'exprime lui-même sur cette fameuse campagne : « Les alliés m'offraient la paix. Pour la faire » il fallait sauver la France et replanter nos aigles sur » le Rhin. »

« Ces dernières paroles de Bonaparte renferment un projet, et c'est par ce projet que le but de cette campagne était juste, (mais il avait perdu le droit de prétendre encore à ce qui est juste). Par une raison contraire, à Dresde il n'a point de projet qu'il ose avouer : il fallait donc l'envelopper dans un plan (et ce plan paraît avoir été de marcher tout à la fois sur Prague, sur Berlin et sur Varsovie) comme dans un nuage. Or, ce plan a échoué, et aurait échoué ailleurs, s'il ne l'eût pas fait à Dresde. »

» Il y a une grande différence entre un projet et un plan. L'un donne de l'activité à l'homme et l'autre l'endort : l'un le fait souvent réussir, et l'autre le perd tôt ou tard, car il se complaît dans un plan comme dans son propre ouvrage, en n'y interrogeant jamais que lui ; au lieu que dans les projets il ne veut complaire qu'aux personnes ou aux choses, dont il est moins le maître que le compagnon, en se pliant lui-même à ce qu'elles exigent de lui. »

L'école allemande, pour exprimer cette pensée, dirait que le plan est « subjectif » de sa nature, tandis que le projet est « objectif. »

» Dans le République Romaine où il n'y avait point de plan, le gouvernement tendait sans cesse à une plus grande perfection... Dans la plupart de nos gouvernements européens d'aujourd'hui tout est systématique. Aussi n'a-t-on pas de plus grande peine à s'y donner que celle de soutenir seulement ces systèmes que les choses attaquent sans cesse et parviennent souvent à détruire. Cette peine est peut-être plus grande que celle qu'on aurait de résister à ces choses... Si nous nous abandonnions aux choses pour les régler, nous n'éprouverions de maux que ceux de la nature, tandis qu'avec nos systèmes, nous y joignons encore ceux qui en découlent

nécessairement... Tout système tend par sa nature à l'exclusion, parce que où il n'est pas seul, il sent qu'il est exposé à être détruit... Là où l'on gouverne par des systèmes, il n'y a plus qu'une ombre de patrie. Patrie veut dire pays paternel. Or, un père, sans être injuste et sans cesser d'être père, ne peut dans son amour, faire un partage inégal à ses enfants. La patrie ne le peut donc pas non plus. »

« L'Europe est particulièrement de nos jours en proie à trois systèmes, également pernicieux : celui des *finances*, celui du *commerce* que le premier nécessite, et celui des grandes *armées* qu'on tient continuellement sur pied. »

Ici l'auteur entre dans une critique prophétique de l'état social de l'Europe, et de la France en particulier, l'une et l'autre perdues par les systèmes : « la nécessité des soulèvements des peuples est dans la justice qui les cause. C'est ce qu'on appelle un mal nécessaire; mal qui n'en est pas moins un bien.... car quand le génie du bien cherche à tirer les hommes de l'abîme des misères où ils sont plongés, le génie du mal travaille de toutes ses forces à les précipiter dans un plus profond : ce qui n'est pas toujours impossible dans ces moments de confusion. Ce sont surtout les vieilles nations qui s'épuisent en vains efforts, quand une lueur de liberté se présente à leurs yeux. Les préjugés nombreux sous lesquels elles courbent une tête avilie, leur permettent à peine d'en contempler l'ombre sans frémir..... Tant qu'un peuple n'a point de honte de son avilissement, il n'en saurait sortir ; car la honte est le premier effet de la science sur l'ignorance. Elle est par conséquent le premier ressort qui peut mettre en mouvement tous ceux qui dans l'âme de ce peuple peuvent concourir d'une manière quelconque au but vers lequel il tend. Or, sitôt que cette honte com-

mence, l'oppression peut toucher à sa fin, puisqu'alors commencent, de la part de ce peuple, les efforts qu'il fait pour la détruire ; et par conséquent le triomphe d'un petit nombre d'hommes libres, parce qu'ils ont pensé à l'être, sur des foules d'esclaves qu'un oppresseur pousse contre ces hommes libres pour leur rendre des fers.... Après la révolution française, ceux qui avaient renversé le système existant n'ont pu trouver d'autre assiette que dans de nouveaux systèmes, en sorte que le peuple français paraît condamné à servir de pâture au premier peuple libre qui s'élèverait dans son voisinage.»

Ainsi, dans les sciences pratiques, comme dans les sciences spéculatives, partout des systèmes, des plans arrêtés d'avance, qui détournent du chemin de la vérité. En écartant les systèmes, Joseph Haumont espère s'être bien rendu compte de la manière dont une science peut être bonne ou mauvaise, et avoir suffisamment démontré que toute intelligence finie, comme est la nôtre, ne doit former que des *projets*, indéfiniment perfectibles.

Cette conclusion du second Discours de 1818 est précisément le point important du socialisme contemporain, je dis du socialisme le plus vivant et le plus neuf. Car la science sociale après s'être égarée longtemps dans des systèmes exclusifs et des plans bornés, qui ont perdu la Révolution de 1848, aboutit aujourd'hui à la même conclusion que notre écrivain de 1818 ! Le plus profond et le plus indépendant des socialistes actuels, Proudhon, se rencontre avec Joseph Haumont pour confirmer cette prévision lumineuse : il est curieux de comparer au *Discours sur les systèmes* un des plus beaux passages de la *Révolution Sociale*, de Proudhon, publiée en 1852.

« Dans la société, dit Proudhon, les choses se passent d'une certaine façon ; nous les concevons d'une

autre, à laquelle nous nous efforçons de la ramener. (Les systèmes ordonnent les choses, ou les êtres qui y sont soumis, dans un autre ordre que ne fait la nature, disait J. Haumont); de là, une contradiction constante entre la raison pratique de la société et notre raison théorique; de là, tous les troubles et fracas révolutionnaires... Les hommes qui s'occupent de gouvernement, les esprits prévenus d'idées religieuses, ceux qui se passionnent pour les constructions métaphysiques et les utopies sociales, et le vulgaire à leur suite, ne se peuvent figurer que la raison, la conscience, à plus forte raison la société n'aient pas leur ontologie, leur condition essentielle... Un *système* détruit, ils en cherchent un autre; ils ont besoin de sentir leur esprit dans des universaux et des catégories, leur liberté dans des interdictions et des licences. Chose étonnante, la plupart des révolutionnaires ne songent, à l'instar des conservateurs qu'ils combattent, qu'à se *bâtir des prisons*... Aulieu d'une constitution de pouvoirs créés, ce que cherche la société c'est l'équilibre de ses forces naturelles.

» Depuis que Bacon, Ramus et tous les libres penseurs ont renversé l'autorité d'Aristote et introduit, avec le principe d'*observation*, la démocratie dans l'école, l'observation, directe et immédiate, appartenant à tout le monde, le champ où elle s'exerce étant infini, les aspects des choses innombrables, il n'y a pas plus de place dans la philosophie pour un *système* que pour une autorité. Là où les faits seuls font autorité, il n'y a plus d'autorité; là où la classification des phénomènes est toute la science, le nombre des phénomènes étant infini, il n'y a plus qu'un enchaînement de faits et de lois, de plus en plus compliqué et généralisé, jamais de philosophie première ni dernière... De *système*, il n'y en a pas,

il ne peut pas y en avoir. — Cultivons les sciences... Travaillons sans cesse à en perfectionner *l'instrument*, qui est notre esprit ; voilà tout ce que nous avons à faire, après Bacon et Kant. Mais des *systèmes* ! la recherche de l'absolu ! ce serait folie pure, sinon charlatanerie, et le recommencement de l'ignorance.

» De même, après Luther et la souveraineté du peuple, sous le nom de libre examen, introduite dans la foi, comme elle l'avait été dans la philosophie, il ne pouvait plus y avoir de confession religieuse, plus de catéchisme...

» De même après Jurieu, appliquant au temporel le principe que Luther avait invoqué pour le spirituel, opposant au gouvernement de droit divin la souveraineté du peuple, transportant la démocratie de l'Église dans l'État... il n'y a plus lieu ni à constitution ni à gouvernement.

» Une philosophie, ou théorie *à priori* de l'univers, de l'homme et de Dieu, après Bacon ; une théologie après Luther ; un gouvernement après qu'on a posé en principe la souveraineté du peuple : triple contradiction... Il n'y a pas, dans l'ordre économique, de *système* agricole-mercantile-industriel, il n'y en aura jamais, pas plus qu'il n'y a, pour la libre pensée, de *système* philosophique ; pour la conscience, de théologie ; pour la liberté, de gouvernement ! Ni la conscience, ni la raison, ni la liberté, ni le travail, forces pures, facultés premières et créatrices, ne peuvent, sans périr, être mécanisées, faire partie intégrante ou constituante d'un sujet ou d'un objet quelconque ; elles sont par nature *sans système* et hors série. »

Quelle vigoureuse confirmation de l'idée déjà si fermement énoncée par notre réformateur de 1818 ! Oui, Joseph Haumont était dans la vérité, quand il affirmait,

il y a trente-six ans, que tout système est incompatible avec le progrès et la justice. Sa méthode, sa manière, comme il disait, pour commencer l'étude des sciences, est donc vérifiée après lui par l'esprit humain. Désormais notre paysan méditatif a pris possession de la bonne « manière ; » il est dans le bon chemin pour avancer, puisqu'il s'est débarrassé tout d'abord des langues perverses et des faux systèmes. Désormais avec les deux conditions établies dans cette double préface, une langue véritablement conforme aux idées qu'elle représente, et des idées véritablement conformes aux objets naturels, il va donc pouvoir aborder son grand ouvrage sur les sciences et sur les lois, et perfectionner enfin la *science sociale*, qui est son principal objet, « en vue du bonheur des hommes. »

IV.

DIX ANS APRÈS.

Hélas ! Joseph Haumont ne devait faire qu'une préface. Dix ans se passent, et le fameux *Essai sur la langue des sciences*, qui devait suivre la belle étude préliminaire des deux *Discours* publiés en 1818, ne paraît point. Par quelle fatalité a donc été « changé l'ordre des choses qu'il avait conçu ? » dans quelles luttes intellectuelles se débat notre cher philosophe ? Nous perdons pendant ces dix années la trace de son esprit. Mais, en 1827, nous retrouvons un opuscule, tout à fait en dehors du chemin qu'il s'était si fermement tracé. Son intelligence n'a plus la même indépendance ni le même calme. L'homme qui avait proscrit les systèmes, a inventé un système à son usage. L'homme qui marchait si délibérément au milieu des contradicteurs et des critiques, est tombé

dans une mélancolie noire. Il s'empporte à des injures contre les « fourbes politiques et religieux ; » contre « les présomptueux et les superbes qui se réservent à eux-mêmes, à cause de la grâce excellente et sainte qu'ils en ont, le droit de rectifier la nature à leur profit ; » contre « les hommes faux et pervers, docteurs hypocrites et superstitieux, qui environnent sans cesse des ténèbres de leurs propres esprits le modèle immuable de la nature, pour nous égarer dans des voies où la corruption et les vices seuls ont établi leur empire ! »

Cette protestation misanthropique, qui ne manque assurément ni de justesse ni d'éloquence, termine un petit fragment de six pages sur *le droit de vie et de mort*, plaidoyer remarquable, d'ailleurs, par la profondeur et la nouveauté des arguments contre la peine de mort. Un autre fragment intitulé *De la trinité antique* (Bruxelles, P.-J. Demat) précède celui-ci, et caractérise la transformation singulière de l'écrivain de 1818.

Joseph Haumont est « parvenu à faire une découverte ! » il a découvert la trinité, toujours en méditant *la langue des calculs*, de Condillac. Il lui sembla alors qu'il « tenait en cela un grand secret (c'est un grand système qu'il aurait dû dire) et ses méditations étaient plus assidues que jamais. Il ne lisait rien *sans tenir sa trinité comme à l'affût des découvertes*. De temps en temps, il en faisait quelque heureuse application. » Enfin, en 1827, il a vu et trouvé sa trinité partout, et il croit avoir « achevé sa création. »

« En effet, toute l'arithmétique est contenue dans la numération, l'addition, et la multiplication ; la géométrie, dans la ligne, dans la surface et dans le cube ; la matière n'existe que sous les trois formes de puissance, de point d'appui et de résistance ; le temps se montre comme passé, présent et avenir ; les êtres animés nais-

sent, vivent et meurent ; les choses commencent, passent et finissent.

Mais voici la grande découverte : « Il y a deux sortes de sciences (pourquoi pas trois ?) Celles qui viennent à l'homme par les sens externes et celles qui viennent par les sens internes. Les premières sont trois : nombre, étendue, mouvement, et leur formule est : *un point mouvant et durant* ; les secondes sont trois aussi : la langue, la science sociale et la religion. Il n'y a donc que six sciences (pourquoi pas trois ?) et ce que les hommes ont appelé jusqu'aujourd'hui des sciences, comme la médecine, la chimie, l'histoire, la géographie, n'en sont point. »

Ici « la création est achevée. Il ne s'agit plus que d'en ordonner la matière pour en faire un tout, dont il serait bon qu'on pût dire comme Moïse dans la Genèse : Dieu, ayant fait la lumière, vit qu'elle était bonne, et il la sépara des ténèbres. »

Hélas ! notre pauvre philosophe est passé à l'état de Dieu : l'observateur ferme et judicieux est devenu révélateur mystique. Quelle contradiction flagrante ! et la belle critique qu'il trouverait de lui-même dans ses écrits de 1818 ! N'est-ce point un *préjugé* au premier chef que cette trinité qu'il tient à l'affût de toutes choses pour les mesurer ! N'est-ce pas là un plan préconçu, « dans lequel il va se complaire comme dans son propre ouvrage ; » un système *à priori* enfin, auquel l'inventeur va plier toutes choses, au lieu d'être « le *compagnon* » d'un simple projet, comme il l'écrivait si bien en 1818 ? Le libre penseur, l'original de la première période a disparu. Sa première « manière » était la bonne. Il en fut presque toujours ainsi de tous les grands hommes dont les premières œuvres sont les meilleures, et qui, après le jet naïf et spontané du génie, ne font plus

que systématiser leur inspiration et l'entourer de bornes. A présent que notre révolutionnaire, jadis impitoyable aux constructeurs de systèmes, s'est « bâti sa propre prison, » que va-t-il devenir entre ces étroites murailles où il a volontairement confiné son esprit?

V.

QUINZE ANS APRÈS.

La trinité n'est plus la clef des sciences pour Joseph Haumont en 1842. C'est maintenant le nombre cinq qui a la vertu universelle : « il ne peut y avoir ni plus ni moins de cinq sciences matérielles (en 1827 il ne pouvait y en avoir ni plus ni moins de trois). Et pourquoi ne peut-il y avoir que cinq sciences matérielles? Je n'en sais rien. Mais pourquoi l'homme a-t-il cinq doigts à chaque main, et cinq orteils à chaque pied? Pourquoi le corps, le bras et la jambe, ont-ils chacun cinq parties? Le corps — la tête, le tronc, la cuisse, la jambe et le pied : le bras — le bras, l'avant-bras, le carpe, le métacarpe et les doigts : la jambe — la cuisse, la jambe, le torse, le métatarse et les orteils? Pourquoi la lune a-t-elle cinq mouvements, et les alvéoles, dans les ruches des abeilles, cinq côtés, etc. »

Joseph Haumont a oublié qu'il y a quinze ans il faisait les mêmes spéculations avec le nombre trois, et qu'on peut le répéter avec tous les autres nombres. Prenez deux. C'est aussi le nombre par excellence. La dualité vaut bien la trinité. « Les dieux se réjouissent du couple comme de l'impair. » Le couple, la paire, c'est admirable pour jouer avec : dieu et diable, bien et mal, esprit et matière, âme et corps, homme et femme, Adam et Eve. deux jambes et deux bras, deux yeux et deux oreil-

les, deux lèvres et deux narines; les formes de la femme, ce modèle de beauté, ne vont-elles pas par deux : deux seins et le reste? Mais quatre aussi n'est pas un nombre à dédaigner; le quarré vaut bien le triangle; les animaux n'ont-ils pas quatre pieds? et n'avons-nous pas quatre doigts à la main, sans le pouce? Mais que pensez-vous de six, le double de trois? Sept, voilà un nombre fatidique, et consacré par toute la tradition humaine : sept couleurs, sept notes, auxquelles, par parenthèse, J. Haumont, magnétisé par le nombre cinq, se refuse à croire pour le moment. Et neuf? trois fois trois! le nombre qui se prête le mieux à la division; les neuf muses! qu'avez-vous à répondre aux neuf muses? Tenons-nous y!

Sérieusement, notre philosophe baconien de 1818 est tombé dans l'astrologie et l'alchimie. Il ne fait plus que des catégories et des tours d'esprit. Cette belle méthode qu'il se donnait tant de peine à créer en 1818, il n'a point su s'en servir. Cette belle introduction à un grand ouvrage sur les sciences et les lois, sur la science sociale, demeure isolée, comme un portique qui attend toujours son monument. Après vingt-cinq ans de tourment intellectuel, cet architecte qui avait un si grand projet, n'a rien pu élever hors de terre. La petite brochure de 1842, loin d'être un édifice, n'est qu'une façon de borne, dressée sur ce terrain difficile, pour annoncer l'état de l'entreprise commencée en 1818. C'est aussi en quelque sorte la pierre funéraire du génie de Joseph Haumont.

Cette inscription testamentaire a trois lignes qu'il faut déchiffrer pour avoir la dernière pensée de l'auteur.

Aussi est-elle intitulée : *Trois mots¹, par un paysan flamand, sur des choses importantes* (Bruxelles, J. Geruzet, 1842). Brave et noble paysan! il a cinquante

neuf ans à cette heure, et son esprit est aussi inquiet que dans sa première jeunesse, et ses spéculations sont toujours sur les grands problèmes de la vie humaine, la langue, la religion, la philosophie, la science sociale; et son cœur généreux aspire toujours au salut de l'humanité. Mais son esprit, avide de quintessence, comme aurait dit Rabelais, s'est enivré à des sources subtiles; pour avoir regardé dans les abîmes, il a été pris de vertige, et la science qui lui semblait d'abord si limpide et si claire, est troublée maintenant sous son regard et ne lui montre que des effets fantastiques et des mirages.

Le premier « mot » de cette brochure de 1842 a pour sous-titre : *Etymologie du mot religion, par un paysan flamand qui s'est enfin lassé de celle qu'on lui a donnée jusqu'aujourd'hui*. C'est contre l'étymologie *religare* que proteste J. Haumont; il n'entend pas que la religion soit un *lien*, une chaîne; selon lui, le mot religion dérive du verbe latin « *elicere*, tirer, attirer, comme par des prières, de douces paroles; car la religion est l'élan libre et spontané du cœur de l'homme voulant se rendre favorable son père et son Dieu. » Notre ingénieux linguiste, convaincu avec raison que « rien n'est plus propre à nous initier aux sciences que les noms par lesquels elles ont été appelées en différentes langues, » s'évertue donc sur son étymologie *elicere* et avec l'aide d'analogies empruntées au grec et à l'allemand, à former son mot *religio* : gymnastique très-adroite, dont chacun pensera ce qu'il voudra, mais où il montre la finesse de son intelligence, en même temps qu'un aplomb imperturbable dans « son plan et son système, » jusqu'à affirmer que *wald*, *hulè*, et *sylva*, (*forêt*, en allemand, en grec et en latin) sont le même mot; « ce qui prouve que le latin est mi-partie grec et mi-partie allemand, et que ces trois langues sont une seule et même langue, sous trois costumes différents. »

Le second « mot » est intitulé : *Des sciences*. C'est là que Joseph Haumont consigne sa « découverte des cinq sciences matérielles, dont il donne la formule suivante :

1 UN — POINT — MOUVANT ET — DURANT — EST.

2 Arithmétique, — Géométric, — Mécanique, — Chronique, — inconnu.

3	{	Numération,	Ligne,	Puissance,	Passé,	}	inconnu.
		Addition,	Surface,	Point d'appui,	Présent,		
		Multiplication,	Cube,	Résistance,	Avenir,		

Mais il y a aussi cinq sciences intellectuelles « sans plus ni moins, comme il y a cinq sciences matérielles » (nous avons donc en 1842, dix sciences en tout, au lieu des six reconnues en 1827), et voici la formule des sciences intellectuelles :

1	L'	Esprit	Voulant et	Agissant	Est
2	Linguistique.	Logique.	Sociétique.	Eusébetique,	inconnu.
3	inconnus.	inconnus.	inconnus.	inconnus.	inconnus.

A présent vous avez le fruit qui a mis vingt-cinq ans à mûrir dans l'ombre, et dont, à notre avis, la fleur, éclore en 1818, annonçait un produit plus éclatant et plus substantiel. C'est que notre astrologue, en regardant les étoiles, est tombé dans un puits; et n'est-ce pas là, au fond d'un puits, selon le vieux mythe, que se baigne la vérité toute nue? Joseph Haumont n'a pas manqué de l'y découvrir, de la reconnaître et de l'embrasser avec amour. A présent, la science sociale qu'il avait toujours cherchée, il la tient en sa possession : c'est.... le fouriérisme!

Tel est l'aboutissement de cet esprit auquel tout « système » semblait une prison. Dans le fragment inti-

tulé : *Des sciences*, J. Haumont fait donc ainsi sa profession de foi :

« Un homme est venu qui n'a été reçu par personne, bien que la terre fourmille de docteurs et de savants, et qui a doté le monde de la science moins connue que l'Amérique ne l'était avant sa découverte. Et cet abandon est la preuve la plus accablante que la société, dans laquelle il est né et dans laquelle il a vécu, est la société même de l'enfer, dans laquelle le désordre ordonné qui est le mensonge, l'envie, la calomnie, l'avarice, et tout ce qu'il y a d'odieux et d'infâme dans le royaume des ténèbres, sont les affreuses divinités qu'adorent et qu'implorent les malheureux humains. »

Enfin, dans un troisième fragment sans titre, relevant sa première thèse de 1818 dans quelques pages très-fortes et très-belles, il insiste pour « abandonner les lois des hommes et retourner aux lois de Dieu, ou à celles de la nature qui est l'intermédiaire par lequel Dieu agit sur ses créatures... Car les termes de cette expression *faire des lois*, sont des termes qui se répugnent et s'excluent. Est-ce que l'homme fait des lois au soleil ? ou est-ce qu'il découvre seulement celles auxquelles le soleil obéit ? Découvrir ce n'est pas faire : et les lois de l'humanité sont toutes faites ; il ne s'agit que de les reconnaître et les découvrir. »

Or cette découverte a été accomplie par Fourier :

« Un homme est venu qui s'est dévoué à la science sociale. Il est venu, comme dit saint Jean en parlant de Jésus, il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. La loi a été donnée par les législateurs, par Napoléon et ses semblables, prince d'un monde de ténèbres, de mensonges et d'erreurs, qu'ils ont eux-mêmes créé... Mais la grâce et la vérité sociales ont été apportées par Fourier.

« Ainsi tous les législateurs anciens sont frappés de mort dans leurs lois de mort : et Fourier vivra dans la sienne qui est la loi de vie et de vérité, jusqu'à la consommation des temps ; car cette loi n'a pas été faite par lui, mais par Dieu même au sein de qui il a été la puiser, pour la répandre sur la terre parmi ses frères.

» Et par cette loi nouvelle, ou cette science sociale vraie, unique et universelle, les autres sciences se rajeuniront, et rejetteront de leur sein les erreurs que l'aveuglement des hommes y a introduites depuis qu'il y en a qui se sont dit savants et qui n'avaient de la science que le nom. »

C'est le *dernier mot* de Joseph Haumont, qui n'écrivit plus rien jusqu'à sa mort, arrivée en 1848, un peu après la Révolution de Février. Il n'avait plus rien à dire, en effet, puisque « *la science sociale, vraie, unique et universelle, la loi de vie et de vérité, jusqu'à la consommation des temps* » avait été révélée au monde par Fourier.

Voilà restitués, aussi exactement que possible, les fragments de ce *fossile* singulier, comme nous appelions Joseph Haumont en commençant cette analyse. Nous convenons que la queue ne se rapporte guère à la tête ; mais nous n'y pouvons que faire, vraiment. Nous avouons que l'unité de cette intelligence nous échappe ; et quelle que soit notre admiration du génie colossal de Fourier, quelle que soit la grandeur du monument qu'il a élevé sur les ruines de la tradition « civilisée, » quelle que soit la lumière incontestable qu'il a projetée sur la destinée humaine, nous pensons toujours avec le Joseph Haumont de 1818, que l'esprit doit se refuser à tout système, que la vérité est incompressible dans un plan quelconque, et que le progrès est indéfini. Le problème de Joseph Haumont, « la science sociale qui doit faire le bonheur des hommes, » est donc toujours et demeurera

toujours debout. Le noeud gordien de la vie ne se tranche point d'un seul coup, par le glaive d'un Alexandre ; mais il se débrouille et se dénoue successivement par les efforts combinés de tous les penseurs et de tous les peuples. C'est pourquoi après avoir admiré à son tour le génie et le style de notre « paysan flamand, » nous lui répéterons sa phrase naïve et indépendante de 1818 : « après la raison, il n'y a point *de maître qui l'a dit.* »

FÉLIX DELHASSE.

(Extrait de la *Revue trimestrielle.*)

BRUXELLES,

TYPOGRAPHIE DE HENRI SAMUEL ET C^{ie}, RUE DES SECOURS, 7.